L’Opéra de Tours crée Les Fées du Rhin de Jacques Offenbach



TOURS, Opéra. Création mondiale des FEES DU RHIN d’Offenbach : 28,30 sept, 2 oct 2018. L’événement lyrique à l’Opéra de TOURS : création mondiale des Fées du Rhin d’Offenbach (1864), version française. C’est l’événement lyrique de cette rentrée : l’Opéra de Tours réalise la création d’un opéra jamais donné en France : **Les Fées du Rhin**, opéra romantique (et féerique) en 4 actes de **Jacques Offenbach**. La création est d’autant plus essentielle qu’elle dévoile tout un pan méconnu du « Mozart des boulevards » ; certes génie des ensembles comiques et des livrets déjantés mais ici en 1864 capable de traiter le genre noble et spectaculaire du grand opéra romantique ; s’il se montre ouvertement germanique dans l’inspiration et la conception des personnages et des situations (dans la lignée d’Hoffmann, de Weber…), Offenbach égale la verve d’un Gounod (celui de Faust), par sa maîtrise des ensemble et par le raffinement continu du tissu orchestral… Il réussit totalement les défis du genre mêlant grand chœur (des paysans et chasseurs, aux guerriers enragés sans omettre le peuples des elfes et des fées… ils sont omniprésents), action historique, drame amoureux et familial, et aussi ballet (la fameuse valse des elfes au III).

MAIS LA VERVE D’OFFENBACH, sait aussi magistralement mêler la barbarie et l’onirisme poétique, la violence et la cruauté du monde des hommes et la magie énigmatique d’une nature surnaturelle et impénétrable; deux univers qui s’opposent avec

des éclairs spectaculaires et souvent saisissants entre lesquels s'efforcent les solistes du quintette des protagonistes : les méchants et crapuleux capitaine Conrad et Frantz d'un côté ; la mère et sa fille, victimes de la guerre et des viols en série : Hedwig (ample mezzo qui se montre proche d'une Azucena dans Le Trouvère de Verdi), et la jeune amoureuse Laura (soprano coloratoire et lyrique), sans omettre le malheureux épris de cette dernière Gottfried qui dans cette production, est devenu pope proche des paysans martyrisés). Le tableau des elfes (acte III) est de loin le plus impressionnant avec sa page chorégraphique (le ballet dont la valse des elfes), sujet d'un tableau visuellement … féerique, présenté à Tours pour cette création mondiale.
L'éloquence de l'orchestre, la fantaisie onirique qui affirme la pleine réussite de l'acte des fées et des elfes, la structure de l'ouvrage qui équilibre idéalement les contrastes (scènes de foules, duos intimistes, airs isolés, danse et évocation de la nature…) assurent à la partition sa coupe frénétique, son souffle onirique, qui emportent d'un bout à l'autre le spectateur.



Les éléments les plus réussis et les plus passionnants en sont la relation entre la mère et la fille : Hedwig et Laura; la métaphore du chant éperdu comme chant d'extase et de mort (Laura dans ses coloratoures du I évoque évidemment la figure d'Antonia des Contes d'Hoffmann) ; et les plus habitués de l'Offenbach sérieux, seront ravis de retrouver dans son inspiration et (composition) premières, le fameux thème de la Barcarolle (acte de Giuletta des mêmes Contes d'Hoffmann) d'une belle et coulante extase, dans Les fées du Rhin, dès l'ouverture puis comme emblème de l'acte féerique du III ; comme ils retrouvent aussi les couplets à boire des étudiants dans les mêmes Contes d'Hoffmann, ici utilisés par la meute soldatesque, ivre de rapts et de félonies…

Il y a même un captivant trio viril sur un rythme d'opéra comique mais parfaitement agencé dans un épisode de manipulation violente au II quand les soldats Conrad et Franz obligent Gottfried à leur servir de guide pour rejoindre la forêt, ce que ce dernier finalement accepte pour mieux les perdre. Rythme enjoué, jeu de dupes.



Les Fées du Rhin à l'affiche de l'Opéra de Tours sont une révélation passionnante grâce à l'intuition exemplaire du directeur de l'Opéra de Tours, Benjamin Pionnier qui a convié pour se faire, le metteur en scène Pierre-Emmanuel Rousseau. **A l'affiche de l'Opéra de TOURS, les vend 28 puis dim 30 septembre, mardi 2 octobre 2018. + d'infos sur le site de l'Opéra de Tours**

LIRE aussi notre **présentation de l'opéra Les Filles du Rhin de Jacques Offenabch, création mondiale de la version française présentée à l'Opéra de Tours en septembre et octobre 2018**









Illustrations : © Sandra Daveau / Opéra de TOURS 2018

CD événement, critique. CALDARA : Maddalena ai piedi di Cristo (1 cd Alpha, Damien Guillon, 2017)



CD événement, critique. CALDARA : Maddalena ai piedi di Cristo (1 cd Alpha, Damien Guillon, 2017). **Damien Guillon** et son **Banquet Céleste** revisitent avec une acuité palpitante voire mordante la brûlante ferveur de Madeleine, telle que l'a magnifiée et mise en musique, le Vénitien Antonio Caldara, né sur la lagune vers 1670. Caldara à l'égal d'un Cavalli plus tardif et montéverdien, incarne le second âge d'or de l'opéra vénitien au XVIIè. C'est le maillon manquant entre Monteverdi et ses élèves, et Vivaldi. Maître exceptionnel de l'opéra comme de l'oratorio, il offre à Barcelone le premier opéra en terre catalane, Il più bel nome (1708), commande de son futur patron Charles VI, auprès duquel il s'installera, à Vienne, en 1716. Caldara, dont la catalogue totalise environ trois mille œuvres à son actif, décède dans la capitale Habsbourg en 1736 (dans la même Kärtnerstrasse que Vivaldi…) et comme le Pretre Rosso, … dans l'oubli et la misère. La mode privilégie l'éclat spectaculaire de l'opéra napolitain. Venise est passée de mode. Johann Mattheson l'admire à le place à l'égal de Haendel et de Vivaldi.

CALDARA, souverain du récitatif… mystique et langoureux



Dans le genre créé à Rome, au moment de la Contre-Réforme, par Carissimi et Landi, **Antonio Caldara** éblouit l'histoire musicale dans sa Maddalena ai piedi di Cristo, oratorio « volgare », c'est-à-dire récité en italien […] soit en langue vernaculaire et non en latin. Les 6 chanteurs solistes se partagent 6 incarnations plus ou moins affinées : Marthe, Madeleine et un Pharisien ; Jésus, l'Amour Terrestre et l'Amour Céleste. En trente-trois airs et ensembles, de forme récitatif-aria, chacun témoigne de sa ferveur et de son trouble confronté au repentir, sincère ou factice de la Pénitente en pleine transe coupable… Après un enregistrement légendaire signé Jacobs, voici la nouvelle génération baroqueuse française qui relève les défis nombreux de ce sommet de la ferveur italienne baroque.

Fils d'un violoniste à San Marco, Caldara est l'un de ces compositeurs vénitiens (né vers 1670 dans la Città) qui voyagent et traversent toute l'Europe. Elève un temps du grand Legrenzi, Caldara est un Européen, mais surtout d'une sensualité incarnée qui électrise son écriture et renforce l'expression incandescente des affetti / passions humaines. Né après l'essor montéverdien, au plein milieu du XVIIè, Caldara éblouit à la fin du XVIIè par une sensibilité extravertie et expressionniste qui annonce évidement Alessandro Scarlatti, et après eux Haendel. Il est évident que la source du Saxon en

Italie est en partie originaire du style caldarien.

Etrange adjectif utilisé dans le livret pour présenter le caractère même de l'oeuvre : rien de « sévère » en rélaité, dans cette peinture édifiante de la Repentie sublime, Marie-Madeleine, dont tout l'action s'inscrit dans le renoncement, l'engagement, la volonté de suivre Christ et l'Amour céleste, au grand dam d'ailleurs d'Amour terrestre (qui pourtant tente de susciter ses armées d'esprits tentateurs) ; et surtout malgré les doutes et questionnements souvent indignes et grossiers du Pharisien qui méprisant, arrogant, condescendant, met en doute la sincérité de la Madeleine et la constance de son engagement : il ose même critiquer la bienséance d'un dieu qui accepte d'accueillir une femme aussi indécente !
N'importe, Madeleine a pour elle cette volonté chevillée au corps et au cœur : se soumettre et se fondre dans l'absolue ferveur au Christ dont elle ressent comme personne la passion miséricordieuse, l'humanisme d'un amour sans borne. Evidemment ce qui faisait l'excellence de la version Jacobs (1996) était sur un tapis instrumental aussi dépouillé (plutôt que « sévère ») qu'incandescent, l'absolue perfection de la distribution : des tempéraments vocaux d'une évidente et brûlante sincérité : Bernarda Fink, María Cristina Kiehr, Rosa Dominguez….
Ici, on apprécie évidemment le soprano plus ciselé qu'halluciné d'**Emmanuelle de Negri** en Madeleine ; le sublime Amor terreno de la jeune **Benedetta Mazzucato**, et l'Amor celeste de Damien Guillon. Tous trois mieux que leurs partenaires savent sculpter le verbe incantatoire, en un expressionnisme capable de nuances et d'accents infimes. Le récitatif et les airs si courts et condensés exigent des diseurs moins des chanteurs. En cela, le trio fonctionne à merveille.
La Première partie est de loin la plus bouleversante, soulignant la douleur implorante de Madeleine (**Emmanuelle de Negri**, parfois appliquée, en retrait) dont sont regroupés les airs les plus significatifs et les plus bouleversants de sa

foi sublime, de cette extase en humilité et contrition qui la transpercent littéralement : du premier air (« *In un bivio è il mio volere* »), au fameux « *Pompe inutili, che il fasto animate* ». Jusqu'au sublime lamento « *Voglio piangere* »…coeur tendre et fulgurant de cette fresque lacrymale et mystique.
Marta (tendre **Maïlys de Villoutreys**) recueille ses prières avec une tendresse de première communiante. Et le Christ de **Reinoud van Mechelen** chante sa partie (Christ) avec une posture aussi désimpliquée que possible, comme s'il s'agissait de n'importe quel oratorio napolitain. Dommage que la caractérisation et l'imagination ne soient pas inscrits dans un style trop lisse et passe partout. Caldara a cependant signé dans cette partition, les récitatifs parmi les plus saisissants de la littérature ; une préfiguration de ce que fera Debussy dans Pelléas. C'est à dire l'invention d'un langage musical et vocal quasi parlé d'une fluidité inédite, d'une justesse d'intonation, inouïe.
Intense, expressif mais mesuré, **Amor Celeste de Damien Guillon**, sorte de guide spirituel et soutien auprès de Maddalena, exprime avec douceur ou lumineuse autorité, la protection du ciel.

Le continuo du Banquet Céleste n'atteint pas cette épure fulgurante et contrastée de la fabuleuse Schola Cantorum Basiliensis réunie dans les années 1990 par René Jacobs : le chef flamand démontrait alors que l'orchestre et ses nuances infimes, ciselait le plus raffiné des tapis sonores, égal écho aux affetti suspendus, languissants de la divine Maddelena… Difficile de passer après un tel sommet discographique. Néanmoins, saluons le défi en partie relevé par Le banquet Céleste. A croire que plus de 20 ans après sa première au disque, l'oratorio de Caldara ne renouvelle pas l'exceptionnelle réalisation qui l'a fait connaître. Cependant cette nouvelle version a le mérite de confirmer que nous sommes bien confrontés à un chef d'oeuvre du genre. C'est peu dire que l'oratorio s'implante à Venise, patrie mère de l'opéra, dès le XVIIè, grâce au génie de Caldara. De Vienne,

le compositeur exporte le genre particulier du Sepolcro, oratorio de méditation et de réflexion sur la Passion du Christ ou le bouleversement qui s'opère face à son sacrifice… Lacrymal, imploratif, compassionnel surtout, la Maddalena de Caldara est un sommet absolu qui mérite davantage de lectures. Gageons que l'approche de Damien Guillon, ouvre la voie d'un engouement nouveau.

CD événement, critique. CALDARA : Maddalena ai piedi di Cristo / – Le Banquet Céleste, Damien Guillon, contreténor, direction (1 cd Alpha, Damien Guillon, 2017).

LIRE aussi notre annonce : « CD événement, annonce. CALDARA : Maddalena ai piedi di Cristo (1 cd Alpha, Damien Guillon, 2017) « .
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-caldara-maddalena-ai-piedi-di-cristo-1-cd-alpha-damien-guillon-2017/

CD, critique. WAGNER : TANNHÄUSER (Bayreuth 2014, Kober, Breedt, Kerl, Nylund… 2 cd OPUS ARTE



CD, critique. WAGNER : TANNHÄUSER (Bayreuth 2014, Kober, Breedt, Kerl, Nylund… 2 cd Opus Arte). Encore une fois, s'agissant de cette production, on ne détaillera pas la mise en scène (affligeante et vulgaire signé Sebastian Baumgarten : Vénus enceinte, Elisabeth hystérique et suicidaire… comme s'il n'y avait que les hommes de moins pires quoique que le héros soit ici… fortement alcoolisé) ; une vision qui est réappropriation outrancière, qui a la vertu de plus en plus familière et courante à présent de dénaturer et manipuler l'opéra de Wagner. Intéressons nous surtout à la réalisation musicale dont témoigne ce coffret, rendant compte des représentations de l'été 2014.

Heureusement le disque nous épargne les délires visuels à tout

va. Les chœurs maison sont… impliqués, justes. Mêmes les seconds rôles comme le pâtre, tous les chevaliers sans exception, suscitent des incarnations concrètes, convaincantes (entre autres, **Thomas Jesatko** en Biterolf ; **Lothar Odinius** en Walther von der Vogelweide.), autant de piliers de scènes de théâtre riche en passionnantes confrontations…
Rival impuissant de Tannhäuser et qui aime en secret la belle mais inaccessible Elisabeth, Wolfram von Eschenbach brille d'une âme sincère et tendre grâce au baryton **Markus Eiche** qui fait un poète éperdu, enivré dans sa sublime *Romance* à l'étoile…

Saluons aussi le Landgrave Hermann, basse spectaculaire et caverneuse à souhait de **Kwangchul Youn**.
Entité vénéneuse et plutôt attractive, genre sirène dominatrice, la Vénus de **Michelle Breedt** (qui chantait déjà en 2009 aussi Brangäne dans Tristan und Isolde ici même, et avec quel poids, quelle intelligence dramatique), se distingue par sa puissance et son intensité.
Plus droite et affirmée que souple et ambivalente, l'Elisabeth de **Camilla Nylund** s'accorde finalement bien de la vision hystérique et radicale que lui prête le metteur en scène. Il fallait faire avec. La soprano s'en tire très honnêtement.
Plus mesuré qu'à son habitude, le ténor **Torsten Kerl incarne un Tannhäuser, passionné, parfois tendu**, et même fatigué pour son récit, ultime prière, imploration d'une âme usée (effectivement elle l'est bien au sens littéral), mais d'une ténacité qui force l'admiration. Aspirant à l'extase solitaire, le poète qui a connu les délices charnels, s'embrase, se consume, de l'orgie initiale à la foi la plus épurée, désireux du renoncement, que seul Kundry dans le théâtre wagnérien (Parsifal), porte elle aussi à ce point de non retour. Le ténor s'efforce et réussit dans un rôle impressionnant. Qui exige et demande sur la durée, en intensité et en aplomb.

Dans la fosse, le chef **Axel Kober** explore l'appel à l'humilité

et à la contrition, avec une élégance très souple, exploitant les qualités d'un orchestre maison, d'une plasticité expressive et ductile, à toute épreuve. Le maestro relève les défis d'une partition aussi lyrique que … symphonique. Et de ce point de vue, Wagner, quel orchestrateur. Convaincant.

_____

CD, critique. WAGNER : TANNHÄUSER (Bayreuth 2014, Kober, Breedt, Kerl, Nylund… 2 cd OPUS ARTE).

WAGNER : TANNHÄUSER (1845 – 1875)
Livret de Richard Wagner

Choeur du Festival
Chef de choeur : Eberhard Friedrich

Orchestre du Festival
Direction musicale : Axel Kober

Bayreuth, Festspielhaus, août 2014
Mise en scène : Sebastian Baumgarten

CD, critique. Wagner: Lohengrin (Nelsons, Vogt, Zeppenfeld. Bayreuth 2011, 2 cd Opus Arte)

CD, critique. Wagner: Lohengrin (Nelsons, Vogt, Zeppenfeld. Bayreuth 2011, 2 cd Opus Arte)… Retransmis sur Arte dès août 2011, la production mise en scène par Neuenfels ne brillait pas par son onirisme mais un schématisme radical à

grand renfort d'images objets gadgets, peu esthétiques mais très compréhensibles. Heureusement la réalisation musicale sous la baguette nerveuse d'**Andris Nelsons**, qui depuis a démontré sa valeur pour DG chez Bruckner et Mahler, sauve le spectacle d'un vrai naufrage visuel…
Voici la critique de notre confrère Lucas Irom, rédigé au moment de la transmission du direct de Bayreuth, le 14 août 2011, sur Arte :

D'abord, critique de la réalisation scénique … Plateau froid comme un glaçon (où plutôt comme un laboratoire aseptisé) où pullulent des rats numérotés, noirs ou blancs selon qu'ils se rangent du côté de l'un des partis opposés, … le constat est sans appel face une une mise en scène délirante et hors sujet, au déroulement incompréhensible : « Lohengrin dénaturé… Dans Lohengrin (créé à Dresde en 1848), Wagner traite de la rencontre improbable mais fantasmatique: celle de l'humain faillible et vulnérable, et du divin, exceptionnellement incarné. Or qu'avons nous sur la scène de Bayreuth? une foire aux gadgets, des mouvements de choeurs inexistants et sans précisions, un jeu d'acteurs convenu, d'une frontalité statique si ennuyeuse… Et ces rats qui envahissent la scène affichant enfin leurs visages humains en présence du héros providentiel
que doivent-ils réellement apporter à la révélation de l'oeuvre?, écrit notre confrère. LIRE ici la critique complète de Lohengrin à Bayreuth, avec témoignage de la mise en scène (direct Arte août 2011) :
http://www.classiquenews.com/bayreuth-direct-arte-le-14-aot-2011-wagner-lohengrin-klaus-florian-vogt-lohengrin-georg-zeppenfeld-choeurs-et-orchestre-du-festival-de-bayreuth-andris-nelsons-direction-nbs/

LIRE aussi la critique du dvd édité par Opus Arte dans la foulée de l'enregistrement à Bayreuth en août 2011
http://www.classiquenews.com/wagner-lohengrin-vogt-nelsons-bayreuth-20112-dvd-opus-arte/

ET SUR LE PLAN VOCAL ET ORCHESTRAL ? Si l'on se place sur le plan vocal et musical que vaut cette production si attendue et qui déçoit tant visuellement et scéniquement? Evidemment il fallait fixer le souvenir de la distribution… proche de l'idéal.
Le roi Henri (**Georg Zeppenfeld**) et son héraut **(Samuel Youn**) sont très engagés vocalement, voire impeccables; passons le Telramund souvent outré et sans guère de subtilité de Tómas Tómasson; la déception vient évidemment de l'Elsa d'**Annette Dasch**: petite voix serrée, justesse vacillante, aucune lumière ni magnétisme: on comprend hélas que cette âme omantique soit dépassée par l'ampleur du héros venu la sauver…
Car, pendant et strict opposé de Jonas Kaufmann qui pourtant a marqué le
rôle ici même, **Klaus Florian Vogt** irradie par la pureté angélique de son timbre: le ténor allemand est un Lohengrin fin et captivant, dans lequel le divin et l'humain fusionnent. Saluons la force démoniaque, vraie entité du mal et rivale manupulatrice d'Elsa qu'incarne avec style **Petra Lang** dans le rôle si captivant d'Ortrud (la sorcière qui est l'origine de tout le drame)… Les choeurs sont à la hauteur du festival comme l'orchestre d'ailleurs, grâce à la direction très enflammée d'Andris Nelssons.

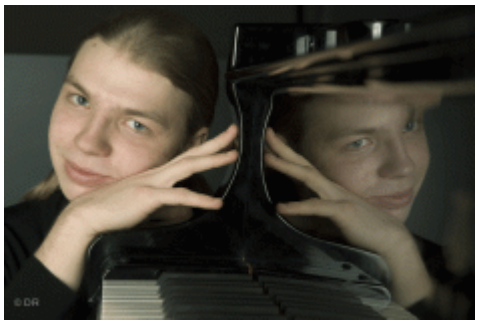
Wagner: Lohengrin. Avec : Klaus Florian Vogt (Lohengrin), Georg Zeppenfeld (Henri l'Oiseleur), Annette Dasch (Elsa von Brabant), Tómas Tómasson (Friedrich von Telramund), Petra Lang (Ortrud), Samuel Youn (Le héraut d'armes du roi). Choeurs et orchestre du Festival de Bayreuth. Direction musicale : Andris

Nelsons. Mise en scène : Hans Neuenfels. Bayreuth août 2011. 2 cd OPUS ARTE.

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 21 sept 2018. Brahms. Prokofiev. Kozhukin. Orch Nat du Capitole de Toulouse. Sokhiev.



Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 21 septembre 2018. Brahms. Prokofiev. Kozhukin. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Sokhiev. Le concert de rentrée à Toulouse allie comme à son habitude les débuts de la saison de l'orchestre du Capitole et un grand pianiste invité par Piano aux Jacobins. C'est ainsi que le public nombreux a fait **une ovation au jeune pianiste virtuose Denis Kozhukin**. Son jeu souverain dans le terrible deuxième concerto de Prokofiev est enthousiasmant. Brillant, joueur et fulgurant, le pianiste russe trentenaire ne peut s'oublier. Tant d'aisance dans son jeu, allié à une délicate musicalité ont font un interprète rêvé pour ce répertoire si exigeant. Le duel à fleuret moucheté est parfaitement exécuté par le chef et le soliste. Les pointes d'humour sont pleines d'esprit et l'entente avec Tugan Sokhiev a crevé les yeux. Comme à son



habitude le chef russe est un partenaire de choix pour le soliste, attentif à maintenir parfaitement l'équilibre entre piano et orchestre et soutenant du regard le soliste, dans un dialogue constant avec ses musiciens. Cette version rythmiquement enthousiasmante, admirablement phrasée et nuancée, emporte l'adhésion du public qui fait un véritable triomphe aux musiciens. En bis, le Brahms tardif de l'Intermezzo n°1 admirablement phrasé et nuancé par **Denis Kozhukin**, le range parmi les interprètes romantiques sensibles.

Ouverture de la saison musicale à TOULOUSE

Tugan Sokhiev en sa sublime maturité

Car Brahms a encadré le terrible concerto virtuose. D'abord avec les Variations sur un thème de Haydn Op.56A. Sonorités somptueuses, rigueur dans la belle construction de l'œuvre portent à un haut niveau cet art de la variation. La souplesse et la noblesse des phrasés et la beauté sonore des timbres, tout met en valeur la grandeur classique de cette œuvre. La passacaille finale est un chef d'œuvre d'élégance sans âge

dont Tugan Sokhiev fait un moment envoûtant.

Après l'entracte **la Symphonie n°1 de Brahms** en apothéose reste la grande surprise de ce concert. La beauté de **l'Orchestre du Capitole**, des solistes quasi hallucinés, des cordes profondes et solides, capables de nuances infinies, … il n'est possible que de louer le travail réalisé par l'orchestre tant au niveau des soliste que des pupitres. Cet orchestre joue Brahms à la perfection dans une plénitude sonore incroyable. La soliste la plus remarquable ce soir par une implication inouïe et une densité sonore incroyable est la flûtiste Sandrine Tilly, émouvante comme jamais. Ces collègues, le hautboïste Chi-Yuen Cheng et le clarinettiste David Minetti sont à la hauteur d'un tel engagement avec des échanges chambristes remplis d'émotions. Le cor de Jacques Deleplanque dans ces moments solistes si importants est comme attendu, absolument souverain. Mais jamais les violons n'ont été capables d'être si compacts avec cette souplesse. Les violoncelles dans une chaleur de timbre de la plus belle eau ont ravi le public. Le pupitre des contrebasses mené par D.L Vergnes a été extrêmement sûr et structuré ; avec fermeté et élégance, il a construit une base sublime à ce superbe édifice sonore.
Si les musiciens de l'orchestre ont été si engagés et si sensationnels c'est bien à la direction sensuelle et parfaitement maitrisée de Tugan Sokhiev qu'ils le devaient. Car comment décrire la maturité de la direction de Tugan Sokhiev en restant fidèle à l'enthousiasme qu'il déclenche sur scène comme dans la salle sans paraître excessif ?

LA MAGIE SOKHIEV… A main nue avec des gestes constamment renouvelés, comme par exemple ses points fermés, il sculpte les phrases dans l'air et la musique semble sourdre de ses gestes comme une source intarissable. Les phrases sont vastes, le chant semble inaltérable quand la puissance des accents donne une grande force expressive aux thèmes. La structure est parfaitement mise en lumière par sa direction, chaque mouvement parfaitement développé mais également dans une conscience de toute la symphonie avec un équilibre parfait entre les mouvements. Le final atteignant des sommets de puissance expressive dans une plénitude sonore enthousiasmante. Depuis plus de dix ans, nous suivons l'évolution de ce chef exceptionnel et savourons sa maturité artistique dans ce répertoire si exigeant car les symphonies de Brahms sont défendues par les plus grandes baguettes et depuis longtemps. J'ose écrire que la version de ce soir atteint des sommets absolus. L'orchestre du Capitole peut être fier du chemin parcouru, les Toulousains doivent être conscients d'avoir un chef d'une trempe historique. Les auditeurs à la radio ont pu percevoir la grandeur de ce concert mais la vision de la direction de Tugan Sokhiev à main nue est un véritable poème dont seul le public peut déguster les effets.



Magnifique concert de rentrée qui laisse augurer d'autres moments magiques pour la saison symphonique 2019 / 2019 à Toulouse. Merci à Tugan Sokhiev d'être un si grand catalyseur de talents dans la Ville Rose. Merci à Toulouse d'avoir su l'accueillir et de savoir le garder encore un peu.

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 21 septembre 2018. Johannes Brahms (1833-1897) : Variations sur un thème de Haydn, Op. 56A ; Symphonie n°1 en ut mineur Op. 68 ; Serguei Prokofiev (1891-1953) : Concerto pour piano et orchestre n° 2 en sol mineur Op. 16 ; Denis Kozhukin, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction.

POITIERS, Ars Nova. BLACK BOX au TAP

POITIERS, TAP. Ars Nova / Black Box, le 9 octobre 2018. Le contemporain s'implante et s'accomplit dans ses dispositifs variés et sa diversité formelle au **TAP Théâtre Auditorium de Poitiers**, grâce à l'engagement et à l'activité de l'ensemble dédié Ars Nova, collectif en résidence au sein du bâtiment, et aussi sous le pilotage de son nouveau directeur musical, le franco-canadien **Jean-Michaël Lavoie**.



Place à une nouvelle forme de concert : les instrumentistes et le collectif d'**Ars Nova** invitent à un parcours, une expérience spatiale et sensorielle qui conduit le public à se déplacer (dans la boîte noire du duo RUST), avant de découvrir comme une mise en bouche, promesse de nouvelles sensations à vivre pendant la saison 2018 – 2019 à venir, plusieurs compositeurs, en leur présence… : **Jean-François Laporte** et **Pierre Michaud** (Québec), **Manon Lepauvre** (France), mais aussi **Pierre Michaud** et **Aurélien Dumont**. Au programme création d'un quatuor à cordes pour dispositif audiovisuel *(… NIENTE . . .* de Pierre Michaud).
Ars Nova réinvente ainsi au TAP, l'expérience du concert : une nouvelle approche vivante et décomplexée, pluridisciplinaire,riche en découvertes, en rencontres grâce à la coopération de différents médiums : projection vidéo, spatialisation sonore, objets animés. Grâce à l'étonnante diversité des profils artistiques que Jean-Michaël Lavoie a invité à Poitiers. Jamais l'écriture contemporaine n'a été aussi proche, facile, participative… inventive et surprenante. Concert événement à Poitiers.

BLACK BOX – ARS NOVA

Mardi 9 octobre 2018
TAP Poitiers, 20h30

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.tap-poitiers.com/spectacle/black-box/

Programme du parcours

Duo RUST,
par Jean-François Laporte et Benjamin Thigpen,
explosion, le chant des machines

Maelström,
Manon Lepauvre

. . . NIENTE . . . ,
Pierre Michaud, (création)

abîme apogée, Aurélien Dumont

Ars Nova
Pierre-Simon Chevry, flûte
Paul Atlan, hautbois
Pierre Ragu, clarinette
Philippe Récard, basson

Patrice Petitdidier, cor
Jacques Charles, saxophone
Fabrice Bourgerie, trompette
Mathilde Comoy, trombone
Isabelle Cornélis, percussions
Michel Maurer, piano
Aïda Aragonese Aguado, harpe
Pascal Contet, accordéon
Alain Trésallet, alto
Isabelle Veyrier, violoncelle
Catherine Jacquet, violon
Jean-Louis Constant, violon,
Tanguy Menez, contrebasse

Direction : Jean-Michaël Lavoie

Musiciens invités :
Jean-François Laporte, compositeur et interprète
Benjamin Thigpen, musicien-performeur
Pierre Michaud, musique, électronique et vidéo

Deux étudiants de la Faculté de musique de l'Université de Montréal (UdeM) ** :
Victor De Coninck, alto
Ariel Carrabré, violoncelle

Présentation des œuvres

Duo RUST : les concepteurs Jean-François Laporte et Benjamin Thigpen interroge la matière qui s'oxyde et tout en revêtant de somptueuses couleurs et effets plastiques, peut aussi produire des sons fascinants… les deux musiciens jouent des instruments inventés, aux sonorités imprévues, déconcertantes – acoustiques, électroniques ou électroacoustiques. Les deux magiciens de la matière et du son, réinventent la notion d'arbitraire, de hasard aussi… matérialité physique ou réalités acoustiques, ils prennent soin d'habiter un espace, en blocs de son, bandes de matière tissées, enchevêtrées qui composent alors une forêt de sons, à l'adresse du public, devenu explorateur. Confronté au son pur de RUST, l'être entier – « l'esprit, le corps, l'âme et toutes leurs interconnexions sont connectés avec les univers physiques et spirituels ».

« **Explosion** » des mêmes Jean-François Laporte et Benjamin Thigpen est une pièce courte qui joue de la proximité de petits éléments et de leurs entrechocs qui entraînent une libération soudaine et intense d'énergie massive.

« **Le chant des machines** » est le dernier élément du triptyque du duo Laporte / Thigpen, présenté ce soir au TAP. Au cœur de cette célébration poétique des machines, Machinesong qui est sonorisé, traité et présenté directement dans la musique, en même temps qu'il est également représenté indirectement. Thigpen rend audible l'inaudible magnétique, quand Laporte amplifie la portée des phénomènes sonores qui se produisent… Le chant des machines est un chant de sirènes qui convoque aussi l'audelà, l'espace et le cosmos.

« **Maeström** » de Manon Lepauvre nous transporte en Norvège, dans l'évocation du tourbillon impétueux qui naît de l'accélération de la marée et du déferlement des fortes houles. En deux parties distinctes, la partition explore deux espaces temporels, l'un dans un mouvement ininterrompu et l'autre dans une temporalité suspendue où s'agrègent de petits objets musicaux.

. . . n i e n t e . . . de Pierre Michaud – création
pour quatuor à cordes amplifié et dispositif audiovisuel (2018)
Pour présentation de la nouvelle partition, le TAP édite le

texte poétique suivant :

«
Du silence au silence.
entre les deux :
…construction et destruction…
…la nuit et le jour…
…le changement des saisons…
…
inspiration et expiration
…
et le mélancolique constat que tout est impermanence. »

Commande de l'Ensemble Ars Nova, ***. . . n i e n t e . . .*** est une oeuvre mixte présentant des images d'édifices abandonnés en Slovaquie, dans des terres agricoles au Québec, dans une base militaire désaffectée… L'oeuvre est dédiée à Jean-Michaël Lavoie

Dernière partition au programme de ce fabuleux voyage en terres contemporaines, » **abîme apogée** » est écrit pour un ensemble de quatorze musiciens, électronique et chœur virtuel. La partition mêle cosmologie chinoise et figure d'Hildegarde de Bingen. L'auteur prolonge ainsi sa recherche sur l'hétérogénéité des matériaux « par le dialogue d'une écriture instrumentale effacée et violente avec une électronique harmonique et intimement dérivée de la voix ». Entre fixité du matériau et mouvement continu, l'œuvre vise un équilibre en perpétuelle mouvance, à l'instar de « l'unification des éléments de la cosmologie chinoise dans le Taiji/Tû ».
Le chœur de femmes chante un texte écrit par Dominique Quélen

à partir des écrits de Hildegarde de Bingen sur le double mouvement « d'élévation spirituelle et de déclin ». Le dispositif électronique suscite des objets musicaux hybrides, entre geste instrumental et réponse vocale. Formellement, abîme apogée appelle au délire et au rêve, en un voyage où l'électronique permet « l'élaboration de paysages sonores oniriques ».

Compte-rendu, festival. Les solistes à Bagatelle, 16 sept 2018, récital François - Frédéric Guy, piano, Debussy, Murail, …



Compte-rendu critique festival Les solistes à Bagatelle, 16 septembre 2018, récital François -Frédéric Guy, piano, Debussy, Murail, Beethoven. A l'orangerie du parc de Bagatelle, sous le ciel radieux d'un été qui n'avait pas dit son dernier mot,

le public est venu nombreux dimanche 16 septembre, écouter les deux derniers concerts clôturant le festival Les Solistes à Bagatelle. Un récital de piano, puis de musique de chambre, comme de tradition dans cet évènement, avec pour fil conducteur la musique du compositeur Tristan Murail, au cœur de chacun des deux programmes. Comme se plait à le dire Anne-Marie Reby Guy, sa directrice artistique, le festival vit avec son temps, et les œuvres de compositeurs vivants sont les composantes incontournables de la programmation. Cette année, Tristan Murail, mais aussi Bruno Mantovani, Ivan Fedele, George Benjamin et Allain Gaussin, auront ainsi apporté, dans sa diversité, la touche contemporaine.

BOUQUET FINAL À BAGATELLE

Tandis que sur les cailloux du parc le paon promène « son allure de prince indien », et le chat sa nonchalance, François-Frédéric Guy arrive au piano avec un charisme naturel dont il ne se dépare pas. Il va donner en récital un programme fort judicieusement composé en une sorte de grande arche reliant Debussy et Beethoven, avec pour clé de voûte entre les deux, **une création de Tristan Murail**, présent pour l'évènement. Modernité: voilà sans doute le dénominateur commun à l'ensemble des pièces, à en juger en particulier par le choix des Préludes en ouverture, pris dans le second cahier. Brouillards, premier de la série, apparaît sous les doigts du pianiste jouant de l'acoustique réverbérée pour fondre les quintolets dans une fluidité qui n'a rien d'une opacité ouatée, mais plutôt d'un mouvement infime de microparticules en suspension…tel le brouillard! la matière est donnée par l'émergence épisodique des accords eux très définis, nets. Doit-on évoquer ici des contrastes? Pas à proprement parler. Il s'agirait plutôt d'un jeu subtil entre le net et le flou, le révélé et le caché, ce qui perce et ce qui se fond. F.F. Guy joue en fait un brouillard qui montre et ne gomme pas! Parti moderniste qu'on apprécie d'entendre! La Puerta del Vino possède davantage la rugosité espagnole que la

sensualité orientale, dans un son incarné, « âpre », comme Debussy le réclame. Les Fées sont d'exquises danseuses ont une espiègle et gracieuse volubilité. Feux d'artifice, dernier prélude du cahier, vient en pendant de Brouillards avec ses touches de couleurs sur les triples croches parfaitement fondues entre elles, telle une matière sonore en mouvement dont on ne perçoit pas les notes, et prend par endroits un éclat orchestral. Commémorant l'année Debussy, Tristan Murail s'est librement inspiré des Reflets dans l'eau, pour composer cette année ***Cailloux dans l'eau***, œuvre dédiée à F.F. Guy.

Sur scène, il vient en parler: l'image de Debussy a servi de modèle; la forme, la conduite du discours, l'ambiance elle-même de *Cailloux dans l'eau*, rappellent celles des *Reflets dans l'eau*. « Quelques cailloux négligemment jetés vont perturber ces reflets, en agitant la surface de l'eau par quelques ondes spectrales… » Cette pièce fera partie d'un recueil. Quoi de commun à l'écoute des deux œuvres? La parenté flagrante du début, presque une citation dans la pièce de Murail. Mais surtout le mystère. C'est en tout cas la dimension qu'en donne F.F. Guy à l'une comme à l'autre. Les « Cailloux » propagent leurs ondes sur la résonance des basses dans un développement où la virtuosité crée une irisation sonore, ici particulière au langage spectral et magnifiquement rendue par le pianiste. Puis **Beethoven**. Mais c'est on ne peut plus classique direz-vous! Et bien non! Pas les Variations Eroïca opus 35. Une œuvre atypique, singulière, visionnaire, selon F.F. Guy. Du thème le plus basique qui soit, naissent quinze variations et une fugue, trésors d'inventivité. La tonalité générale en est joyeuse et même humoristique, voire grotesque par endroits, le thème déjà lui-même prêtant à sourire. Cela n'a pas échappé à F.F. Guy pour lequel Beethoven n'a plus de secret. Son jeu en révèle toutes leurs géniales facettes, avec truculence, mais aussi tendresse, esprit et surtout une belle dose de bonne humeur. Un régal! Une interprétation brillante dans une technique parfaitement

dominée, un feu d'artifice sur tous les registres du clavier, jusqu'à la fugue à trois voix, tenue fermement, ébouriffante, et jusqu'aux trilles lumineux et stellaires qui ne sont pas sans préfigurer les dernières sonates. Le public réjoui en redemande. Un bis? On ne pouvait que l'espérer: l'intimité d'un ultime intermezzo de Brahms. Crédit photo: © Caroline Doutre

---

PARIS, signature : le chef Marco Guidarini présente « Gulda in viaggio verso Praga », le 28 sept 2018, 19h



PARIS, signature : le chef Marco Guidarini présente « Gulda in viaggio verso Praga », le 28 sept 2018, 19h. Maestro et romancier… baguette et plume font bon ménage dans le cas du chef italien **Marco Guidarini,** fondateur du Concours de Bel Canto Bellini. Ce **vendredi 28 septembre 2018 à 19h, La Libreria** – 52, rue de Fbg Poissonnière 9è ardt, Marco Guidarini présente et signe son nouvel ouvrage intitulé « **Gulda in viaggio verso Praga** ».

Les 11 chapîtres du texte explorent la passion du maestro Guidarini pour la musique et en particulier ses affinités avec l'univers mozartien. En imaginant le pianiste Gulda en voyage vers Prague, l'auteur évoque le goût d'une ville historiquement proche de Mozart, qui a su avant Vienne,

applaudir et comprendre Don Giovanni…
« Lacrimosa » et « Magdalena » évoquent les derniers instants et la mort de Wolfgang à travers le portrait de ses proches. « Zwei Geharnischten » s'intéressent à la figure des deux hommes armés qui dans La Flûte Enchantée, le dernier opéra de Mozart, posent question ; « Cartavelina » rend hommage à ce footballer oublié, Mathias Sindelar, Mozart du ballon rond dont une seule et unique vidéo a gardé la trace du génie marqueur… 11 déclarations d'amour à la musique et au génie de Mozart.

Gulda in viaggio verso Praga
RENCONTRE avec
Marco Guidarini

à **La Libreria**
vendredi 28 septembre 2018 à 19h

52 rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris

www.libreria.fr/store/



MARCO GUIDARINI

sera à Paris pour une rencontre autour de «Gulda in Viaggio verso Praga»

avec la participation de Riccardo BORGHESI,
Critique littéraire de *L'Italie à Paris*.

Nous vous y attendons !





CD, coffret événement, annonce. CECILIA BARTOLI : ROSSINI EDITION





CD, coffret événement, annonce. CECILIA BARTOLI : ROSSINI EDITION . 2018 marque le 30e anniversaire de la collaboration entre la mezzo romaine de tous les records, **Cecilia Bartoli,** et le label des voix, **Decca Classics** ; c'est ainsi l'une des complicités artistiques plus prospères dans l'histoire de la musique classique enregistrée. Cet anniversaire coïncide avec un autre, celui des **150 ans de la disparition de Gioacchino Rossini**, le compositeur qui plus qu'aucun autre a marqué la carrière de Bartoli. On se souvient que la jeune diva alors à ses débuts (au début des années 1980) excellait dans le baroque italien, avec Vivaldi, et aussi le bel canto, élégantissime et virtuose… de Rossini. Ses incarnations des rôles de Cendrillon, Rosina restent mémorables.

Pour l'occasion, l'intégralité des enregistrements Rossini de Cecilia Bartoli – audio et vidéo – est réunie en un coffret deluxe, enrichi d'inédits. Soit **15 cd + 6 dvd, en édition limitée**, qui composent ainsi un coffret exhaustif, témoignant de « l'authenticité, de la maîtrise, de la passion et de la perfection propres à la plus brillante des primissimas donnas rossiniennes… Rien de moins. La technicité mitraillette de la diva exprimait alors la vitalité et la pétulance rafraîchissante attendue dans chaque rôle féminin rossinien qu'elle a abordé.
L'enregistrement inédit de la transcription pour orchestre par

Salvatore Sciarrino de la cantate Giovanna d'Arco, sous la direction de Riccardo Chailly, complète l'ensemble ainsi compilé.
Le livret trilingue de 200 pages comprend de nombreux essais des spécialistes du bel canto et du théâtre de Rossini, notamment la directrice de la Fondazione Rossini, qui a également mis à disposition une riche iconographie originale, en complément aux photos d'archives de Decca.



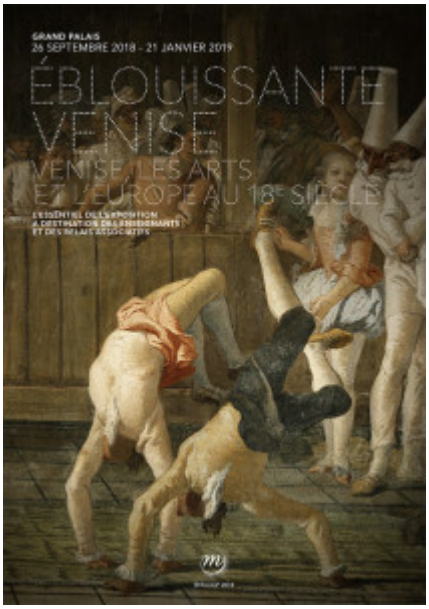
CD, coffret événement, annonce. CECILIA BARTOLI : ROSSINI EDITION / Sortie : 21 septembre 2018 • Label : DECCA. Prochaine critique développée dans le meg cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

LIRE aussi notre dépêche précédente actualités de CECILIA BARTOLI / rentrée 2018 : Rossini, Vivaldi II, tremplin à Javier Camarena (récital Garcia : « Contrabandista »)

_____

En savoir plus sur http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/rossini-edition/#l3psZ2RVbsq1k1DZ.99

PARIS, Exposition VENISE éblouissante. Du 26 sept 2018 au 21 janv 2019



PARIS, Exposition VENISE éblouissante. Du 26 sept 2018 au 21 janv 2019. Rétrospective attendue et totalement enivrante… Après l'exposition sur le Second Empire « spectaculaire » (Orsay), voici venu le temps de **Venise « éblouissante »** : notre époque surmédiatisée affectionne les superlatifs pour exister et créer le buzz (?!). Aux plus réservés, avouons que cette exposition parisienne présentée au Grand Palais pourrait bien être l'expo phare de cette rentrée, tant l'art qui y est concentré, suscite l'admiration par son raffinement et sa joie de vivre. D'autant que la période analysée (**le XVIIIè**) est peu connue. En effet si l'on connaît surtout Venise au XVIè, – alors temple de la peinture à son meilleur, avec la trilogie géniale Véronèse, Tintoret et surtout Titien (voir l'exposition présentée sur ce sujet au Louvre), le XVIIIè à Venise reste un siècle ambigu et ambivalent, jugé trop licencieux par certains (alors Venise serait le « bordel » de l'Europe, comptant plus de tripots,

salles de jeux et maisons closes que de boulangeries, comparée à toutes les métropoles européennes !) ; voire superficielle et artificielle pour ne pas dire décadente (son Carnaval où toutes les noblesses et tous les aventuriers se pressent parce que tout est permis, reste l'emblème de la période)… Or l'exposition du Grand Palais montre aussi le visage très surprenant d'une Cité jalouse de son prestige et de sa puissance, soucieuse d'une organisation administrative et politique très strictement encadrée, respectueuse du calendrier religieux, et donc, comme aux XVIè et XVIIè, particulièrement artistique.

Peinture, musique, divertissement…

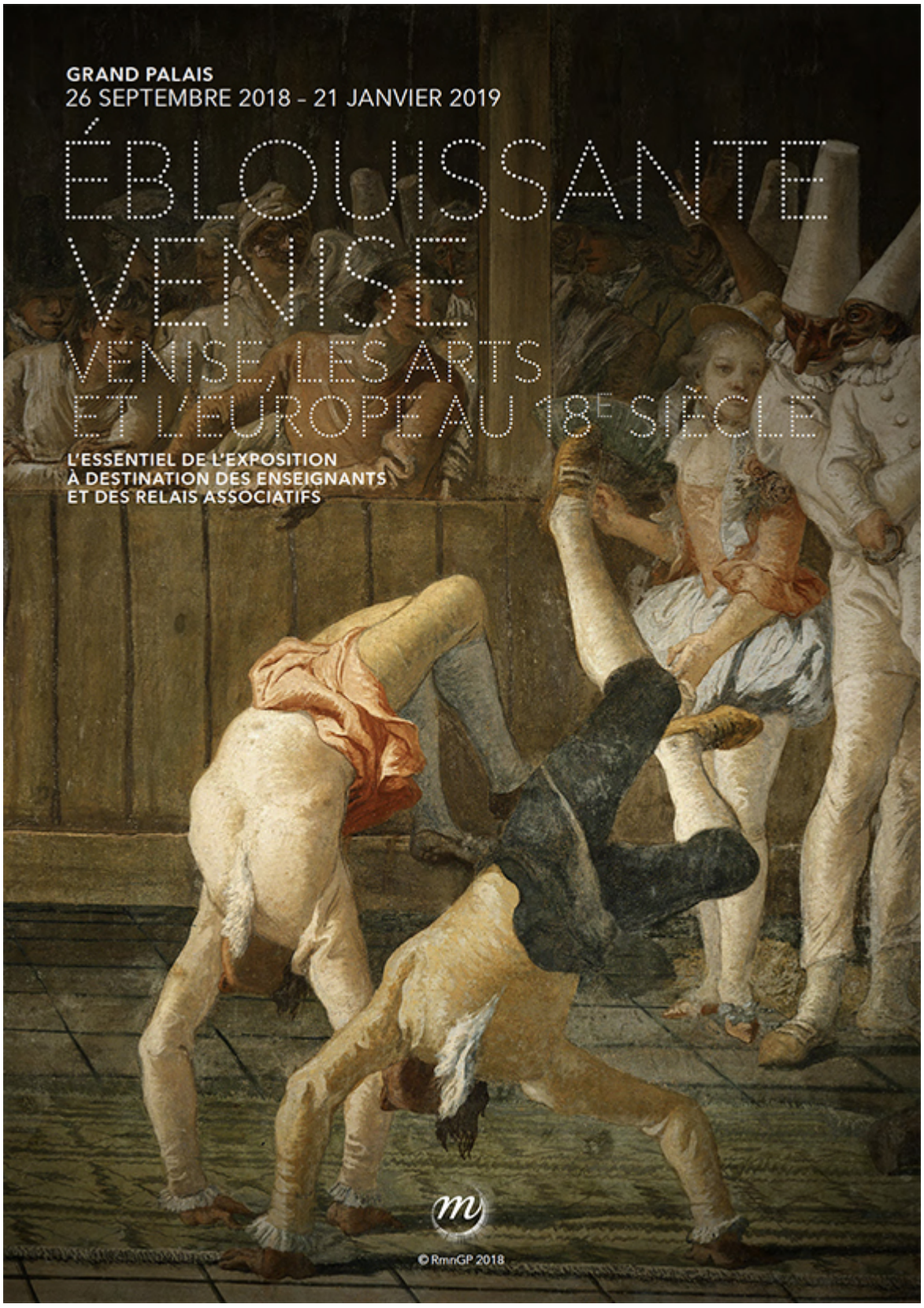
Au XVIIIè, VENISE affirme son statut de cité des arts



Le sujet principal de l’exposition **VENISE EBLOUISSANTE** demeure la peinture évidement mais aussi la musique car aux côtés des Guardi et Canaletto – vedutistes renommés à juste titre qui renouvellent considérablement le genre du paysage, aux côtés du génie théâtral et dramatique, truculent et réaliste des Tiepolo, père (Gian Battista) et fils (Gian Domenico), s’affirme aussi l’opéra vénitien et l’engouement pour les divas et castrats, et l’étoile entre tous, compositeur et poète de premier plan, Vivaldi, le Pretre Rosso (le Prêtre roux), dommage d’ailleurs qu’une salle ne lui soit pas dédié car ses œuvres, ses opéras, sont récemment le sujet éblouissant pour le coup de la recherche musicologique la plus passionnante.
Néanmoins, le visiteur du Grand Palais pourra mesurer l’éclat de la société vénitienne au XVIIIè grâce au parcours qui lui est proposé ainsi **à partir du 26 septembre 2018**.



PARIS, exposition « VENISE EBLOUISSANTE » … Arts décoratifs, opéra, peinture, sculpture… tout indique l'essor renouvelé d'une Venise sensuelle et virtuose, temple et foyer du théâtre et du divertissement, cité des plaisirs, du jeu, d'un érotisme libre mais tenu caché…: la Sérénissime s'expose au **Grand Palais du 26 septembre 2018 au 21 janvier 2019. PLUS D'INFOS** sur le site de l'exposition VENISE EBLOUISSANTE : 10h-20h / le mercredi, jusqu'au 22h.



A venir, et sous la forme d'un feuilleton, les oeuvres à voir, les révélations d'une exposition majeure de la rentrée 2018 :

en 3 volets, pourquoi l’exposition « Venise éblouissante » tient ses promesses ? A suivre sur CLASSIQUENEWS.COM